

JEAN FRANÇOIS BILLETER

*Une autre Aurélia*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2017



EN RACONTANT son drame personnel, dans *Aurélia*, Gérard de Nerval a ouvert de nouvelles portes à la connaissance des “mystères de notre esprit”. Il y a quelques mois, j’ai perdu Wen mon épouse. Il serait vain de vouloir rapporter tout ce que j’ai éprouvé depuis lors, mais peut-être ferai-je à mon tour œuvre utile en rassemblant quelques observations faites durant cette période agitée. Elles ne touchent ni ma personne, ni celle de Wen en particulier. De tels bouleversements sont riches en enseignements d’une portée plus grande. Ils nous apprennent *de quoi nous sommes faits*. C’est cela qui m’intéresse au premier chef ici et justifie que je prenne la plume. Mais je tiendrai aussi compte de ce que notre aventure a eu de particulier, voire de remarquable à certains égards.

Taulignan, le 8 juin 2013

Wen 文 est morte le 9 novembre 2012. Dans la nuit du 2 au 3, elle m’a réveillé pour me dire qu’elle avait un mal de tête violent et voulait une aspirine. Après l’aspirine, elle s’est rendormie. Plus tard, elle m’a réveillé une seconde fois : elle voulait aller

aux toilettes et désirait que je l'accompagne. Dans l'obscurité, je l'ai vue s'asseoir au bord de son lit, ou plutôt : se soulever en gesticulant de façon désordonnée, comme si elle tombait et tentait désespérément de rétablir son équilibre. Ce spectacle étrange n'a duré qu'un instant. Elle est parvenue à s'asseoir, je me suis assis à côté d'elle et nous avons attendu un moment, puis elle a dit : allons-y ! Nous nous sommes levés, elle s'est écroulée sans bruit, sans faire un mouvement, comme quelqu'un qui s'évanouit. Elle était couchée sur le sol, consciente. Je lui ai demandé si elle souffrait, elle m'a fait signe que non. J'imaginai qu'elle avait été sujette à un malaise momentané et j'attendais qu'elle retrouve ses forces. J'aurais voulu la remettre sur son lit, mais je ne pouvais y arriver seul car elle ne faisait pas le moindre mouvement. Je lui ai glissé un oreiller sous la tête. Elle m'a fait comprendre qu'elle avait froid, je lui ai mis une couverture. Je suis resté longtemps près d'elle, attendant un début de rétablissement. Nous échangeâmes quelques paroles. J'ai noté que son élocution devenait difficile. Nul signe de souffrance. Elle semblait prise dans un demi-sommeil.

Puis, comme rien ne se passait, j'ai appelé un médecin. Il est arrivé vite, il a appelé Wen, il a observé ses réactions et m'a dit : il faut appeler une ambulance. Il l'a fait pour moi. M'a-t-il dit qu'elle avait eu

une attaque? Je ne sais plus. Les ambulanciers sont arrivés peu après, ils étaient trois dont une femme et ont agi sans perdre un instant, de façon calme et parfaitement coordonnée. L'un d'eux m'a demandé comment s'appelait Wen, il l'a appelée par son nom, elle a donné de faibles signes. Quelques moments plus tard, je me suis trouvé dans l'ambulance, à côté de la jeune femme qui conduisait, et nous sommes partis dans la nuit. Elle conduisait avec calme cet impressionnant véhicule.

À l'arrivée, j'ai aperçu Wen un instant. Elle semblait déjà tout à fait inconsciente. Puis j'ai attendu dans une grande salle. Vers la fin de la nuit, deux médecins sont venus, m'ont prié d'entrer dans une petite salle et m'ont dit que Wen avait eu une hémorragie cérébrale grave, que les séquelles seraient lourdes et que l'on pouvait encore intervenir pour tenter de la sauver, de deux façons qu'ils m'ont expliquées. Ils n'avaient pas fini de parler que ma décision était prise. J'ai fait mine de réfléchir un instant, pour la forme. Ne faites rien, leur ai-je dit; c'était le parti qu'elle aurait pris, j'en suis sûr. Nous ne ferons pas rien, m'ont-ils répondu, nous allons prendre soin d'elle mais puisque c'est ainsi, nous n'opérerons pas. Je crois qu'ils m'approuvaient.

Il s'est ensuite passé quelque chose de merveilleux. Elle est restée inconsciente pendant sept jours. Les soignantes ont veillé à ce qu'elle

soit toujours belle et digne, le haut du corps appuyé sur des oreillers comme pour recevoir des visiteurs, semblant dormir paisiblement, respirant doucement. J'ai pu rester longuement près d'elle. Les personnes les plus proches d'elle sont venues la saluer. Le temps était suspendu, mais il n'y avait pas de certitude. Entendait-elle ce qu'on disait ? J'ai essayé de lui parler, mais sans trop y croire. Peut-être le son de ma voix lui a-t-il suffi. Nul ne savait combien de temps cela allait durer. Les médecins m'expliquaient que cet état pouvait se prolonger des semaines ou des mois et se dégrader de diverses façons, lentes ou rapides.

Le septième jour en début d'après-midi, quelqu'un qui passait dans sa chambre a entendu sa respiration s'accélérer. Il a appelé les soignantes qui l'ont vue rendre tranquillement son dernier souffle. Elles m'ont averti, je suis allé avec TERENCE prendre congé d'elle. C'était l'automne, la nuit tombait. Que penser ? Qu'éprouver ? Je ne savais trop, à ce moment-là. C'était une belle femme, m'a dit l'une des infirmières. Sur son visage, il n'y avait presque aucun signe de l'âge.

Elle était née à Pékin le 12 avril 1940. Elle avait grandi dans une famille de sept enfants, elle était la sixième. Au-dessus d'elle quatre frères remuants, puis une sœur parfaitement belle selon le canon chinois et qu'il fallait ménager parce qu'elle avait

un souffle au cœur. Après elle, une petite sœur qu'il fallait ménager parce que c'était la cadette. Elle était prise entre deux et reprochait à sa mère de ne pas l'aimer. Les protestations de sa mère ne changeaient rien à un sentiment d'injustice qui est resté vif en elle jusqu'à la fin de ses jours et qui l'a rendue très sensible à toutes les injustices dont elle était témoin. Cette enfance lui avait aussi donné une indépendance de caractère qui est toujours allée de pair avec le goût du bonheur. Je ne sais comment tu fais, lui disait sa mère quand elle était petite, tu as toujours de la chance 你有傻福气! Elle a traversé des épreuves, au cours de sa vie, mais ne s'y est pas arrêtée parce que sa nature heureuse a toujours prévalu. Elle a eu de la chance jusqu'à la fin puisqu'elle a eu la mort qu'elle souhaitait. Elle n'a pas souffert. Elle redoutait les scènes d'adieu, elle en a été dispensée. Elle désirait s'en aller la première, elle a été exaucée.

Il y avait tout de même eu des signes avant-coureurs durant les semaines qui ont précédé : des troubles de la vue, des vertiges, des fatigues, une alerte cardiaque, une chute la nuit qu'elle m'avait cachée, puis avouée. Aucun des médecins consultés ne s'est douté de ce qui allait se passer, de sorte que nous nous persuadions qu'elle allait retrouver la santé. Jusqu'à la fin nous sommes restés dans l'ignorance de ce qui se préparait. Comme dans

les mythes grecs, les dieux nous ont préservés de la connaissance. Je tiens cela pour une chance insigne. Wen, qui avait une formation de médecin, ne s'est doutée de rien. Elle a toutefois eu des pressentiments. Lors d'une promenade, elle s'est arrêtée et m'a dit : j'ai l'ennui de la maison. Elle me l'a dit en chinois, 我想家了, c'est à la Chine qu'elle pensait. Elle n'avait jamais dit cela, même au début de notre mariage, lorsqu'elle a été sans nouvelles de sa famille pendant cinq ans, à cause de la Révolution culturelle, et qu'il nous a fallu attendre quatre autres années avant de pouvoir retourner en Chine.

Cette mort subite a mis fin à une aventure de quarante-huit ans. Le coup a été violent. J'étais comme assommé. Pendant des jours, j'ai agi à la façon d'un automate. Cela me soulageait d'avoir des tâches pratiques à remplir. Ma pensée était à l'arrêt, j'avais en moi un jour blanc. Je mesurais ma faiblesse quand je sortais. J'étais devenu fragile, j'avançais prudemment, je craignais d'être renversé. Chaque fois que je m'étendais, par contre, à cause de mon extrême fatigue, l'émotion me saisissait et me submergeait. Je n'avais jamais connu de telles bourrasques. Moi qui ai toujours aimé les orages, j'étais comblé au-delà de toute mesure.

Quand on perd son conjoint, les autres vous mettent à part des vivants. Voyant à côté de vous



une place vide, ils en déduisent que vous n'êtes plus qu'à demi et que vous vivez dans le manque – alors qu'au contraire la vie n'a jamais été aussi intense.

Supportes-tu la solitude? me demandaient certains. Cette question me sidérait, car Wen était extraordinairement présente – mais d'une présence devenue changeante et imprévisible. Cette instabilité nouvelle m'occupait tant qu'il m'importait peu d'être incompris des autres. J'avais vécu en eaux calmes, je naviguais maintenant sur des eaux agitées et irrégulières où des tourbillons pouvaient m'engloutir. J'avais besoin de tous mes esprits pour me maintenir.

C'était un temps d'avril (Wen était née en avril), fait de changements brusques. Je n'avais jamais connu cela. Des atmosphères alternaient. J'étais une maison dont toutes les portes étaient ouvertes ou qui n'avait plus de portes, que les vents et les ondées traversaient, irisées par moments. Il n'y avait plus de portes ni même de murs. Tout traversait. Je n'étais plus un être social, mais un phénomène naturel.

Il suffisait qu'un rien me fasse penser à Wen pour que l'émotion monte, me saisisse et m'emporte. Dans ces tourmentes, je n'avais nul souvenir précis, nulle image d'elle, nous étions pris dedans *les deux*. J'en sortais épuisé, ne pensant plus à rien. Étais-je heureux, malheureux? La question n'avait plus de sens.